

On a faim !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chaque année, en pareille saison, je revois en pensée cette délicieuse peinture de Kreidolf représentant le cortège des fleurs printanières, toutes personnifiées, se formant sous terre et se préparant à faire de gré ou de force irruption au grand jour à la recherche du soleil et du printemps. La terre est alors dans sa couche supérieure un véritable volcan de vie. Partout, à travers ses millions de pores, la sève longtemps refoulée surgit, jaillit et s'impose, redresse ce qui était abattu, colore ce qui était terni, donne du ressort à ce qui n'en avait plus, met en tout et sur tout un levain d'espoir, un reflet d'amour et de bonheur. Chacun, petits et grands, le brin d'herbe comme l'homme au faite de la gloire et des honneurs, a sa part de ce renouveau et pour un instant se laisse aller au charme de l'insouciance que cet excès de vie sème libéralement en nos cœurs.

Jean Doron.

Mot d'enfant. — Une fillette de quatre ans à qui le ciel venait de donner un petit frère, contemplait en silence, le bébé, dont on faisait la toilette, étendu tout nu dans son petit lit.

Soudain, s'adressant à sa maman :
— Maman, j'ai vu les yeux, le nez et la tétine du petit frère.

On a faim ! — Un campagnard était au restaurant avec quelques amis pour dîner. On sert des hors-d'œuvre. Le dîneur, pour qui c'était une nouveauté goûte un peu de tout, mais trouve tout de même qu'il y a bien peu de chaque mets. Il interpelle un garçon :

— Hé ! garçon, dites-moi, si vous ne nous donnez pas bientôt à manger, on bouffe tous vos échantillons.

DEMAIN !

Oh ! demain, c'est la grande chose ;
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme, aujourd'hui, sème la cause,
Demain, Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris suivant Babylone,
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours.

Victor Hugo.

Demain, pour beaucoup de gens, c'est surtout une excuse pour ne pas faire, aujourd'hui, ce qu'ils pourraient et devraient faire.

Demain, pour l'écolier, pour l'étudiant, c'est l'examen, avec toutes ses surprises.

Demain, pour le commerçant et l'industriel, c'est la traite à payer.

Demain, pour le capitaliste, c'est le fisc impitoyable.

Demain, c'est la grande décision à prendre.

Demain vient toujours trop tôt pour qui attend quel événement désagréable ; trop lentement pour qui attend le contraire.

Demain, c'est l'éternel futur, c'est l'infini, c'est l'éternité, c'est l'angoissant inconnu.

« Demain, on rase gratis », lit-on chez les barbiers facétieux.

Demain, pour la jeune fille qui soupire, c'est peut-être le prétendant désiré.

Demain, c'est peut-être la fortune, à moins que ce ne soit la misère, arrivant par un de ces coups inattendus du sort.

Demain, pour le patient, qui geint dans son lit, c'est le jour de l'opération. Pour le condamné, c'est celui de l'exécution.

Demain, pour le poète, c'est peut-être l'inspiration, vainement attendue jusqu'alors.

Demain, pour le peintre, pour le statuaire, c'est peut-être la visite du généreux Mécène espéré ; partant, c'est peut-être la gloire.

Demain, enfin, c'est tout ce qu'on voudra, bon ou mauvais ; heureux ou malheureux ; c'est ce qu'on désire et ce qu'on craint.

Aujourd'hui passe et disparaît à tout jamais ; demain est toujours là, devant nous, avec son mystère.

Mais laissons demain à demain, vivons au jour le jour, confiants en la Providence. Chaque jour suffit à sa tâche.

La Palice.

VA TE FAIRE PHOTOGRAPHER

SUR la petite ville de St-Loup, brave cité montagnarde perdue au milieu d'un valloignement de hautes crêtes hérissées, sauf au sommet, de sapins centenaires, la neige, un soir brusquement tomba.

En une nuit, sournoisement, un saaire de glace enveloppa la terre. Surpris dans son engourdissement stationnaire, le thermomètre se replia sur lui-même, s'enroula sur la base comme un serpent frileux. Lentement, son échine ne décrivit plus que des cercles concentriques dont la tête se dégageait à peine. — Vingt-cinq degrés au-dessous de zéro, accusait l'instrument ; — aussi, dès le matin, l'active bourgade fumait de toutes ses cheminées et les lourds nuages noirs, cherchaient, mais en vain, à réchauffer un peu cette atmosphère sibérienne.

Oh ! ces terribles hivers, leur réputation était solidement établie ! Les gens de la p'aine volontiers narguaient leurs concitoyens d'en haut, qui, malgré les inconvénients de leur situation intolérable parfois, restaient attachés à ce sol qu'ils chérissaient entre tous.

Il est vrai que la petite ville de St-Loup jouissait d'une célébrité mondiale. Ses montres, l'habileté de ses ouvriers, avaient étendu bien au-delà de ses frontières, sa renommée grandissante. Aujourd'hui encore, la majorité de ce peuple passe, quotidiennement, jusqu'à douze, voire même, jusqu'à quinze heures devant ses établis, sans presque en bouger.

Malgré cela, la santé du corps et celle de l'esprit n'en étaient pas amoindries, loin de là ; jamais on ne rencontrait de plus joyeux compères que là-haut. De plus, la vie de famille y était charmante, des réunions intimes rompaient aimablement la dure intempérie des temps.

Comme partout, les hommes avaient leurs petites habitudes, jalousement ils se réservaient leur samedi soir qu'ils passaient à la brasserie. Des brasseries, il y en avait de très confortables, mais aucune n'était mieux fréquentée que celle d'Aristide, sise à l'angle de la « Rue de la République » et de la « Croix du Marché ». Dès qu'on en franchissait le seuil, l'atmosphère de la salle vous baignait de ses douces effluves. Alors, prestement, on se débarrassait des gants fourrés, du lourd manteau, du désagréable cache-nez ; — puis, plus à l'aise, on saluait les consommateurs, presque toujours les mêmes et toujours aux mêmes places, jusqu'à ce qu'on eut regagné la sienne propre, accueilli par de joyeux lazzi.

Sur les banquettes recouvertes de coussins d'un cérémonial, on distinguait à l'angle obscur de la salle, le poète Dèche, maigre comme un don Quichotte et tout aussi fou que lui. « Un poème gigantesque », disait-il « dort sous la fragile paroi ossuse de mon large front bombé !... Un poème de six mille vers au moins, en face duquel, le roman de la Rose, n'est qu'un jeu d'enfant ». — Anxieusement, la ville attendait la venue de ce chef-d'œuvre qui devait ajouter un nouveau fleuron à sa couronne, immortaliser son nom ; — mais les années passaient, passaient, et comme Sœur Anne, la cité ne voyait rien venir.

Pour confidant, notre poète avait un autre courtisan des Muses, le peintre Baille, homme à la face bovine et chargée de loupes. De talent, il n'en avait guère, il semblait s'être confiné dans la barbe blonde épaisse qu'il portait et l'énorme lavallière noire qui flottait sur son opulente poitrine d'Hercule gonflé et graisseux.

Les autres tables étaient occupées par des industriels, des commerçants que ne hantait pas d'illusoires chimères et dont la bonne humeur se donnait libre carrière.

Dès neuf heures du soir, les jeux battaient leur plein. Ici, le jacquet était en honneur ; — là, les échecs. Les faces des joueurs, congestionnées par les machinations infernales, apparaissaient longues et soucieuses, tandis que, bruyants, les amateurs de cartes s'en donnaient à cœur joie. Les uns après les autres, on les voyait développer entre leurs doigts agiles, l'éventail multicolore de leur chance respective, et les mêmes exclamations, joyeuses, goguenardes ou piteuses, animaient les parties.

Attirés par le bruit, les habitués des tables voisines s'approchaient, regardaient dans les jeux, soupesaient les chances, puis les parties se succédaient avec toujours le même entrain.

Du reste, plusieurs d'entre eux passaient pour de véritables as, tel ce fameux Renaud, insurpassable très certainement. Ah ! celui-là, il jouait en virtuose, son étonnante mémoire l'aidait puissamment. Dès les cartes données, le jeu à peine commencé, il devinait ce que l'adversaire possédait, puis laissant aller la partie, se réservant à coups sûrs, il partait en guerre, ramassait infailiblement toutes les cartes. — Conscient de sa force, orgueilleux en diable, il se plaisait à être « roi » tout un soir, — un « roi » sans royaume ni couronne, par ce fait, sans souci. Pourtant cet orgueil lui coûtait parfois, vidait un peu sa bourse, toujours bien garnie. Sans doute que certaines parties, Renaud ne les remportait qu'à force de ruse, de calcul et d'audace. Quelquefois aussi, les expressions béates, les mimiques des spectateurs, les mots inopinément lâchés l'éclairaient sur ses partenaires. M. Renaud ne négligeait aucun indice susceptible de l'aider à son succès. — Bien sûr que lorsque les révélations étaient par trop suggestives, des admonestations copieuses tombaient à l'adresse du bavard. Alors, vertement, on le priait de mieux tenir sa langue.

Or, ce samedi-là, une nervosité toute particulière régnait à la table où jouaient messieurs Renaud, Leuba, Berthoud et Martin. Il est vrai que notre ami Renaud avait lancé l'insolent défi d'être roi, dans une partie bien compromise et de l'emporter quand même. Exaspérés de tant d'aplomb, ses amis avaient relevé le gant ; — ils riaient de cette folle prétention qu'ils narguaient le plus aimablement du monde et qui aiguillonnait leur cupidité mise si témérairement à l'épreuve. — Le défi lancé, puis relevé aussitôt, un nombre considérable d'amis faisaient cercle autour d'eux, s'imposaient en juges.

Nathan, le juif, qui regardait toujours dans les jeux, sans jamais y prendre part, de peur d'y laisser quelques plumes, ne manqua pas de grossir le rang des spectateurs. Nathan, d'habitude, était connu de l'établissement. Ce petit homme dodu, avisé, prudent, servait souvent de cible aux sarcasmes, mais ces derniers coulaient sur sa grosse personne sans jamais l'atteindre profondément. Combien de fois déjà, sa mauvaise manie d'exprimer, tout haut, des réflexions qui déroutaient les joueurs, lui avaient attiré de sévères réprimandes qu'il oubliait aussitôt. A l'ouïe du défi, sa curiosité fut en éveil. Il rôda autour des joueurs comme la hyène doit rôder autour d'une proie.

La partie commença. Renaud possédait le valet qui majestueusement tomba, entraînant dans sa chute trois autres atouts.

— Et maintenant le nel ! cria-t-il, triomphalement. — Un concert de protestations s'éleva.

— Sacré Renaud !... Ah !... Est-ce qu'ils nous auraient, la canaille !

Ce fut à ce moment précis que Nathan qui se promenait toujours, insinua à l'oreille de l'un des adversaires de Renaud, tout bas, sans être entendu, croyait-il, alors que celui-ci abaissait son as.

— Garde ton roi ! Leuba... et joue ton dix, — ton roi devient boc, — je le sais !

Vrai ou faux, le malencontreux conseil avait été entendu par Renaud lui-même.

— Ah ! interrompit-il, durement. T'ai-je donc Nathan, engagé pour souffler à mes partenaires ce qu'ils doivent jouer ?... Allons ! vieille lessiveuse !... Tais-toi !... »

Mais comme Nathan narguait son interlocuteur, divulguait d'autres secrets ayant rapport au jeu ; visiblement, la patience de Renaud s'épuisait. Un juron sonore s'échappa de ses lèvres et, brusquement, on le vit poser ses cartes sur la table, prendre Nathan par le collet puis, le faisant pirouetter sur lui-même, le chasser hors du local, tout en lui criant :

— Allons !... Nathan !... j'en ai assez !... Fichu le camp !... Va te faire photographeur !...

Faible, honteux, stupide, Nathan n'avait pas la force de résister à la colère de Renaud. De plus, devant l'unanimité des protestations, Nathan s'